

H-France Salon
Volume 13, Issue 9, #3

L'imaginaire social, à la vie à la mort

Anne-Emmanuelle Demartini
Université Sorbonne Paris Nord

Au tournant des années 1980-1990, à « Jussieu » (Université Paris 7), la personnalité de Michelle Perrot aimait de jeunes étudiants désireux d'emprunter les voies nouvelles de l'histoire des femmes, des marges ou de la déviance. Alors que je débutais ma thèse sur la figure du monstre criminel au XIXe siècle, j'étais venue me présenter à elle, qui collaborait étroitement avec Alain Corbin, mon directeur. Elle m'avait alors parlé des recherches passionnantes de deux de ses doctorants que je devais absolument rencontrer : c'était Dominique Kalifa et Philippe Artières, qui allaient tous deux devenir mes compagnons sur la route de l'histoire du crime.

Le décès de Dominique est venu sèchement interrompre une relation intellectuelle, professionnelle, amicale, tissée dans la durée, au fil des vies personnelles et des carrières respectives, ponctuée de rites universitaires et marquée par quelques épisodes jubilatoires mémorables, que ce soit en Sorbonne avec Philippe et d'autres amis autour d'un jeu d'histoire (*Le Dossier Bertrand. Jeux d'histoire*, 2008), à la plage de Pescara ou dans quelque aéroport où l'épuisement nous portait aux aveux et rires débridés. Un brillant aîné, accessible et souriant, qui m'a beaucoup appris, un repère par rapport à qui me situer, un historien à qui me mesurer et dont le jugement m'importait, un co-auteur, un garant d'Habilitation à Diriger des Recherches : Dominique a été pour moi tout cela. Mais surtout il a été pendant près de trente ans un interlocuteur privilégié, avec lequel je partageais une précieuse complicité scientifique ancrée dans le croisement entre le crime comme objet matriciel de recherche et les représentations comme approche.

Notre proximité historiographique s'est progressivement cristallisée autour d'un intérêt commun pour la notion d'imaginaire social, qui a constitué le fil rouge de nos échanges, surtout depuis ce jour où, en 2009, il m'a invitée à son séminaire : dans mon intervention, intitulée « Qu'est-ce que l'imaginaire social ? », je faisais une histoire de la notion et un essai de clarification de sa signification et de son apport. A la fin de la séance, il m'a proposé que nous écrivions à quatre mains l'article que je projetais sur le sujet ; puis, avec Robin Walz et Catherine Chauchard, la directrice de la Bibliothèque des littératures policières (BILIPO), qui participaient au séminaire, nous avons terminé la discussion au café, place de la Sorbonne : je m'en souviens comme si c'était hier ! Naturellement nous n'étions pas tout seuls à nous intéresser à l'imaginaire social, ce que faisaient quelques amis et collègues de part et d'autre de l'Atlantique, je songe à Judith Lyon-Caen, à Sarah Maza et bien entendu à Robin Walz. Ce projet sur lequel nous avons travaillé et dont nous parlions régulièrement tout en différant la réalisation, ne pourra plus, hélas, se concrétiser. Mais son œuvre tout entière témoigne avec éclat de l'apport de Dominique à la définition, la mise en œuvre et la diffusion de la notion d'imaginaire social dans l'historiographie. Je voudrais donc, en guise d'hommage et dans le souvenir ému de nos discussions, dire en

quelques mots ce qu'était pour lui l'imaginaire social, en espérant ne pas trahir sa pensée par surimposition de mes propres conceptions sur les siennes.

Dans les travaux de Dominique, cette notion s'est imposée progressivement, devenant de plus en plus centrale et finissant par imprimer sa logique à l'œuvre tout entière, qui explore successivement l'imaginaire social dans une pluralité de déclinaisons : imaginaire du crime, imaginaire spatial—*Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire* (2013) constituant le livre essentiel—, imaginaire temporel.

Dominique a rencontré l'imaginaire social dès le doctorat, à la fin des années 1980. Dans le sillage des réflexions pionnières de Michelle Perrot, sa directrice de thèse, sur l'historicité du fait divers, il prenait le contrepied des analyses existantes issues de la linguistique et de l'anthropologie et proposait une étude des récits de crime ancrée dans le contexte culturel, médiatique, social et politique de la Belle Époque (*L'encre et le sang. Récits de crime et société à la Belle Époque*, 1995). Il situait alors l'imaginaire social à la rencontre d'un imaginaire primitif et du mouvement de l'histoire. Dans les premiers temps de sa réflexion, penser l'imaginaire social imposait de se situer par rapport à l'œuvre de Gilbert Durand qui a longtemps dominé l'étude de l'« imaginaire » tout court. Mais il s'est ensuite libéré de cette référence, à mesure qu'il considérait comme dépassé le débat sur le caractère historique ou non de l'imaginaire, l'ajout du terme « social », stratégique, étant une manière de clore le débat : « social » impliquant dans son esprit, historique, mais aussi collectif dans sa production et sa réception.

« Un système cohérent, dynamique, de représentations du monde social, une sorte de répertoire des identités collectives dont se dote chaque société à des moments donnés de son histoire ». La définition qu'il a proposée est issue directement du philosophe Bronislaw Baczko. Mais sa conception porte aussi la marque d'autres influences tirées du champ des sciences humaines : histoire avec Alain Corbin (l'attention à l'expression des désirs, peurs, obsessions, sensibilités), mais aussi philosophie avec Cornélius Castoriadis (l'idée de représentations qui instituent le social) et sémiotique avec Pierre Popovic (des représentations organisées en fictions).

Insistons sur quelques caractéristiques essentielles aux yeux de Dominique. L'imaginaire social est matériel : en réponse à l'objection classique d'un imaginaire qui ne serait pas réel, Dominique défendait l'idée que l'imaginaire social s'incarne dans des objets solides, images et textes, et singulièrement ceux de la culture de masse (grande presse, romans populaires ou policiers, chansons de cabaret, fait divers, etc.) dont il a été un lecteur et historien passionné. Il est complexe : il fonctionne comme une source dense—terme qui fait évidemment référence à Clifford Geertz—foisonnante, enchevêtrée, touffue, qui impose le repérage de récits ordonnateurs qui lui donnent forme et sens. Il est aussi dynamique : les représentations qui le constituent ne cessent de se réinventer au gré des contextes successifs, ce qui rend nécessaire une exploration de type généalogique. Et ceci étant lié, il circule, en franchissant les frontières thématiques—l'ouvrage sur les bas-fonds est bâti sur le constat du glissement lexical, dans les années 1840, du domaine maritime (« un fonds où il y a peu d'eau ») au domaine social (le monde de la misère, du crime et du vice)—, les frontières médiatiques aussi, passant d'un support ou d'un genre à l'autre, les frontières nationales enfin, comme l'illustre la fortune transnationale, depuis son foyer originel parisien, de l'imaginaire des bas-fonds, « premier grand fait de mondialisation culturelle », ou bien la provincialisation puis la mondialisation de l'imaginaire parisien Belle Époque (*La véritable histoire de la « Belle Époque »*, 2017).

Mais l'imaginaire social ou plutôt les imaginaires sociaux, car le pluriel sied davantage à un phénomène pris dans des contextes historiques, ne sont pas qu'un répertoire de lieux, de décors, d'acteurs, de motifs. Ils ont aussi une fonction sociale (qui est moins de dire la réalité que d'en penser les bouleversements ou d'en constituer l'antidote), à tout le moins des effets (cathartiques, intégratifs, etc.).

Je mettrai pour finir l'accent sur ce qui me paraît faire l'originalité de la conception de Dominique, telle qu'elle est exprimée dans *Les Bas-fonds* : l'historicité d'un imaginaire social ne se traduit pas uniquement par les évolutions et les reconfigurations successives de ses représentations. Elle consiste, plus fondamentalement, dans le caractère datable et fini de l'imaginaire social, qui épouse finalement la dynamique même de la vie : l'imaginaire naît, il croît et s'étend, mais il finit par s'épuiser. Lourde de significations, de représentations multiples voire contradictoires, de mythes, de désirs, d'effrois, de projections de l'avenir, l'imaginaire social est mortel, tout simplement, et l'historien doit tâcher d'en comprendre la fin, quitte à traquer ses rémanences durables.

Aujourd'hui, avec Dominique Kalifa, nous sommes arrivés à ce point et il nous faudra faire désormais sans lui. À travers la notion d'imaginaire social qu'il a défendue, définie, éprouvée empiriquement, il a été le promoteur d'une nouvelle manière d'aborder la culture. Il nous revient, collectivement, de prolonger la réflexion, en empruntant les méandres des héritages et en œuvrant à leurs reconfigurations successives.

Anne-Emmanuelle Demartini
Université Sorbonne Paris Nord

H-France Salon

ISSN 2150-4873

Copyright © 2021 by the H-France, all rights reserved.